

Iegor Gran

L'Ambition

**IEGOR
GRAN**

P.O.L
Extrait de la publication

L'Ambition

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

IPSO FACTO, 1998

ACNÉ FESTIVAL, 1999

SPÉCIMEN MÂLE, 2001

O.N.G!, Grand Prix de l'Humour noir et Prix Rive Droite/
Rive Gauche – Paris Première, 2003

LE TRUOC-NOG, 2003

JEANNE D'ARC FAIT TIC-TAC, 2005

LES TROIS VIES DE LUCIE, 2006

THRILLER, 2009

L'ÉCOLOGIE EN BAS DE CHEZ MOI, 2011

Iegor Gran

L'Ambition

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-8180-1755-5
www.pol-editeur.com

PROLOGUE

Il y a deux sortes d'ambition, la Lego et la Playmobil.

L'ambition Lego construit la vie par étapes mûrement réfléchies. On part d'une boîte remplie de briques. On a un plan. Il faut étudier les schémas, réfléchir, fouiller dans la boîte. Quel bazar! Comment imaginer que de ces centaines de morceaux aux couleurs différentes sortira une construction, une fusée? Il le faut pourtant. On s'y attelle.

Il n'est pas question de partir feu en tête, comme un jeune lévrier au premier jour de chasse, sinon on n'a aucune chance d'y arriver. Impossible de prendre deux briques au hasard. Les ambitieux Lego commencent par l'étape numéro un, telle qu'elle est indiquée sur le plan. On se hâte tranquillement. Ce qui est déjà assemblé ne se défait pas. On peut secouer dans tous les sens, les briques Lego tiennent admirablement.

Elles ont été dessinées avec une minutie d'abeille. Enlevez un dixième de millimètre à un plot, et il deviendra brinquebalant. Tout a été prévu, calculé. Si l'on a assemblé deux briques par erreur et pressé fortement, il est difficile de revenir en arrière (et parfois impossible sans instrument métallique tel qu'un petit canif ou une lime à ongles). Les deux premières briques assemblées, ajoutons-y une troisième. Au bout de trente briques, on a le premier étage. Il ne ressemble pas encore au jouet final – on en est loin –, mais le processus est enclenché, le tas est solide, c'est une bonne base sur laquelle on pourra fixer d'autres briques, plus tard. Cette prévisibilité est très rassurante.

Le plaisir de l'ambition Lego vient du découpage de la vie en tranches simples.

D'abord le diplôme puis le stage puis le premier emploi pour avoir de l'expérience. D'abord l'arbin puis sous-chef puis chef puis directeur d'usine. D'abord studio puis deux-pièces puis bébé puis pavillon puis re-bébé puis berline. Il est impensable de sauter une étape. Un plus un, deux, plus un, trois, plus un quatre, ou, plus exactement, trois virgule neuf car il y a toujours un petit décalage, l'ambition Lego le sait et s'en accommode très bien : même le petit imprévu est prévu. Le rêve est l'ennemi de la réalité, il freine et fait faire des bêtises.

À l'opposé est l'ambition Playmobil. Foutraque, fantasque et infantile, elle part à l'aventure et s'en

réjouit ouvertement. Le jeu commence à l'instant où l'on ouvre la boîte. Quand l'ambition Playmobil a un plan, celui-ci est sommaire, et, souvent, on n'en a guère besoin. Les figurines ont été assemblées en usine et sont prêtes à l'emploi. Les constructions, quand il y en a, sont élémentaires. Chaque élément du puzzle a un sens immédiat : il y a les chameaux, les murs déjà faits du château, la source bleue jaillissant du sable. Le palmier est monté en deux clics : les feuilles s'agrafent au tronc. On repère rapidement les personnages qui nous intéressent, et l'on peut délaissier chameaux et palmiers pour s'offrir sur le pouce une bataille avec des Bédouins. Ça va vite, très vite. Des croisés, on passe au château, du château à l'oasis. On revient aux Bédouins. Puis, sur un coup de tête, on les abandonne pour y revenir le lendemain. Soudain les règles changent. Maintenant c'est les faire tomber qui est amusant. Le croisé se casse et se répare, se casse et se répare, le chameau, lui, ne casse jamais.

Poursuivre deux lièvres à la fois est ce que l'ambition Playmobil aime le mieux. En plus du travail en semaine, l'ambitieux Playmobil bricole le soir des projets d'épanouissement. Et le week-end, passant du coq à l'âne, il s'invente une troisième activité, souvent artistique, qu'il laboure avec passion. Un projet échoue ? Deux autres ont déjà pris sa place. Il est tellement habitué à se prendre lui-même à contrepied qu'il se perd souvent dans ses propres stratégies,

se contredit du jour au lendemain, et inquiète ses parents.

On l'aura compris, l'ambition Lego s'appuie sur une planification rigoureuse et disciplinée. Les examens, les diplômes que l'ambitieux collectionne sont autant de petites pierres dans la mosaïque grandiose qui se dessine. On les choisira avec soin, en fonction des débouchés futurs, des passerelles, des équivalences que l'on pourra obtenir. Les goûts ne sont pas prioritaires, la construction seule compte. Les passions sont risquées. Nous ne sommes pas des girouettes pour nous trémousser au gré des coups de foudre!

L'ambition Playmobil se contrefiche des diplômes ou presque. L'ambitieux y fait ce qui lui passe par la tête au gré de son inspiration et de ses capacités théoriques (ou imaginaires). On abandonne une maîtrise de maths pour basculer sur du latin, puis, ayant fait une charmante rencontre dans un musée, on s' imagine docteur en histoire de l'art. Après deux cours sur la datation des amphores à l'École du Louvre, on se dit que c'est prise de tête, et l'on revient aux mathématiques, mais en auditeur libre cette fois, le temps de tomber dans un bouquin de statistiques, et soudain le monde change de couleur. Tout est statistique maintenant, on compte les passants, on surveille la fréquence des nuages, on étudie les files d'attente dans les supermarchés, et les rêves érotiques sont peuplés de voluptueuses courbes de Gauss.

L'ambition Lego exige des règles clairement établies et fuit le flou et l'artistique. Elle a bien conscience, cette ambition-là, que sa vie sera sans doute moins étincelante, mais elle a besoin de petites victoires simples. Fine stratège, elle commencera par résoudre les difficultés mineures, afin de ne pas perdre de forces dans des combats qu'elle redoute. « Est riche celui qui sait se contenter de peu », murmure-t-elle parfois après une journée pénible, où les étoiles n'ont pas été favorables. « Demain sera un autre jour. » « Pasteur n'est pas devenu Pasteur en une semaine. »

Impatiente est l'ambition Playmobil ! Pour elle, tout est trop lent, étriqué, tardif. Quand les victoires se succèdent, elle s'ennuie. Quand la défaite menace, elle déprime. Elle s'épanouit dans le changement, elle guette l'idée géniale qui change la donne, elle est capable de tout miser sur le zéro. Une démission ne lui fait pas peur. Elle aime voyager en territoires inconnus et hostiles. « Amuse-toi ! » est sa devise. « Découvre ! » « Invente ! »

On pourrait croire que l'ambition Lego est avantagée naturellement : le temps est son allié. La progression par paliers lui convient parfaitement, elle ne tombe jamais de haut, et les années qui passent ne font que construire d'autres marches, avec la sérénité d'une machine-outil. Les notaires, les pharmaciens et les termites connaissent bien cette progression-là. Inversement, l'ambition Playmobil est bondissante

et tombante. Le temps ne lui est d'aucun secours, au contraire, les ressorts s'usent, l'enthousiasme s'émousse. La vie laisse des bleus qui nécessitent du repos : l'ambitieux Playmobil ne peut s'y résoudre, alors sa peau devient couverte de plaies sans importance qui ne guérissent jamais, parfois leur accumulation finit par épuiser le bonhomme.

Les deux ambitions aimeraient réussir pareillement. Elles voudraient conquérir les cœurs et les bourses, leur soif de reconnaissance est comparable. Elles redoutent l'échec à long terme, et même si la Lego paraît plus immunisée sur ce terrain, elle sait qu'une ambition contrariée a toutes les chances de se transformer en une longue torture chinoise. Après une journée d'épuisant faux plat, l'ambition Lego se surprend à rêver de légèreté, de risque, d'insouciance : comme elle aimerait un petit vent de folie ! Au même moment, l'ambition Playmobil maudit son inconstance. Ah ! si je m'étais montrée plus assidue ! s'exclame-t-elle. Si je n'avais pas à ce point peur de l'ennui, quelles étincelles n'aurais-je produites !

Ainsi arrive-t-il que les deux jouets se retrouvent dans une même caisse en bois rangée sous le lit, tandis qu'au-dessus, couché sur le matelas moelleux, les yeux rampant au plafond, rêve le jeune ambitieux.

LA RUPTURE

Les bistrots tricotent le monde. Dans leurs effluves germe l'opinion publique, naissent les sondages et les futurs présidents, meurent et ressuscitent les sportifs, et, à une échelle plus modeste, c'est ici que s'échine l'écrivain, sur la banquette du fond, près du radiateur, tandis que, deux guéridons plus loin, se travaille le premier flirt et qu'à une table en terrasse, chez un couple symétrique, couve une méchante rupture – retour de balancier oblige. Grande est la responsabilité du bistrot dans la marche de l'univers !

Quand c'est un vieux ménage qui rompt, passe encore. Ils ont eu leur chance, ils l'ont prise et consommée jusqu'à l'écœurement – on ne va pas en faire un roman. Mais pour ce joli couple, elle vingt-deux, lui vingt-cinq, assis dans l'engrenage du bistrot, c'est tout un monde de potentialités qui se défait.

– Le problème, disait José, le problème, avec Léo, c'est qu'il met sa marmite dans vingt mille projets différents et que l'on ne sait jamais lequel...

– Le problème, l'interrompit Cécile, le problème...

– Ouais, dit José. C'est exactement ça, le problème.

Suivit un morne sirotage de café. Dans la poche de Cécile hurlait un carton d'invitation à un vernissage où elle avait envie d'aller seule. José ne s'intéressait pas à la photo contemporaine, et d'une.

– Le problème, s'agaça Cécile, mais José avait déjà rebondi :

– Alors Léo, il me propose le deal suivant. Il connaît un type qui vend des grandes planches d'imprimeur des années 1950-1960 avec des étiquettes commerciales, genre boîtes d'allumettes, Vache qui rit, carte de fidélité Esso. Un mètre sur deux. Un motif identique repris des centaines de fois. Ce n'est pas à toi, qui as l'œil, que je vais expliquer. Et vintage. T'imagines les couleurs? Décolorées *fifties*, jaune, rouge, bleu. Moi, j'ai capté immédiatement : on déplie (elles sont pliées), on repasse au fer pour effacer les pliures...

– ..., dit Cécile.

– Attends, attends. Une fois défroissées, elles sont comme neuves, techniquement parlant, avec cette touche d'ancien, très séduisante. Il suffit de les

encadrer dans une baguette en bambou, sobre, économique, j'en ai vu au BHV, mais on peut trouver encore moins cher chez un fournisseur de Léo, et l'on obtient un putain d'objet décoratif. Ça se vend comme *Star Wars* chez Conran ou sur les quais.

Une forme surhumaine d'ennui devait se lire sur le visage de Cécile, car José enchaîna :

– Ah mais ça n'a rien à voir!... Les fèves, il faut s'y connaître, les fèves. C'est tout un processus. Il y a les fèves des boulangers et puis les grandes séries industrielles, il y a aussi les fèves anciennes, toutes blanches, qui ne payent pas de mine mais qui sont recherchées, c'est compliqué, les fèves. On ne s'en doute pas forcément, ça paraît absolument crétin, je suis d'accord, les fèves, le petit Jésus gnangnan, je suis le premier à le dire, mais c'est un marché de collectionneurs du monde entier. Et tu sais qui est le roi de la fève?

– Ça doit être l'escroc qui t'a refile son stock.

– Dis pas ça, on a fait une bonne affaire.

Cécile se demanda si José se payait sa tête.

– Bon, écoute, on arrête.

– Ah mais je ne regrette pas, les fèves. Je retomberai sur mes pattes, tu verras.

Et José partit dans de longues explications capitalistiques, d'où il ressortait, effectivement, que l'on se trouvait à l'orée d'un nouvel âge d'or, et qu'il ne tenait qu'à eux d'y entrer pour conquérir des terres vierges.

– Mark Zuckerberg..., disait José.

Cécile ne le regardait même plus.

L'explication finale eut lieu dehors, tandis qu'ils marchaient vers le métro.

– Je crois qu'on va arrêter les frais, dit Cécile.

Comme il ne comprenait pas, elle enfonça :

– Ça suffit, les conneries. Regarde-toi : t'es un gaz! Tes combines à la con ne nous procurent qu'un avenir de lessiveuse. Les fèves! Quand on y songe avec un peu de recul... Non, mais écoute-toi : les fèves! La Vache qui rit!... C'est pathétique. Comment tu fais pour te supporter?... Tout ce que l'on pourrait entreprendre ensemble sent le foireux. Ouvre les yeux. L'appart' que l'on aura peut-être un jour, je n'imagine même pas. Allez, on se dit au revoir, et l'on reste bons amis sur Facebook.

Aussitôt dit, aussitôt regretté. (« Il n'a jamais été suffisamment conformiste pour avoir une page Facebook, disait la petite voix. J'ai été trop dure. »)

Ils se connaissaient depuis plus de dix mois, tout de même. (« Déjà dix mois! » s'étonna la petite voix.)

Ils ne vivaient pas ensemble, cependant, à cause des prix de l'immobilier. (« Du point de vue pratique, c'est le moment de rompre. Ce sera plus délicat quand on aura un studio commun. » argumenta la petite voix, pragmatique.)

Il était assez beau garçon, soigné, sportif, avec un peu de barbe blonde. « Oui, mais tous les gar-

çons ou presque sont beaux. Leur capacité de barbe ne demande qu'à s'exprimer », jugea Cécile. En un sens, elle avait été créée pour aider les hommes à avoir de la barbe. Quant à la belle stature de José et à son humour, même si c'étaient des points positifs indiscutables, Cécile refusait de les prendre en compte tant elle craignait de tomber dans le cliché de la séduction masculine facile.

José se demandait s'il fallait insister pour avoir des explications qui risquaient d'être pénibles pour son amour-propre.

– Le fond de ton problème, c'est que tu manques d'ambition, résuma Cécile, et, en parlant ainsi, elle tira sur le zip et s'enferma dans sa parka de novembre.

La réflexion, injuste et efficace comme un penalty sifflé à la dernière minute, coupa en deux cette fin d'après-midi. Cécile fit rebondir ses jolis talons sur l'asphalte et disparut dans la bouche du métro. José resta planté sous le soleil d'une vitrine d'épicier.

« Elle a raison, se dit-il, la Vache qui rit n'est pas une bonne idée. Elles sont difficiles à emballer, ces grandes planches, à moins de les rouler. Pénibles à stocker, avec toujours des risques de déchirure. C'est carrément moins bien que les fèves. Mais est-ce une raison pour rompre? » Puis il traîna sans boussole jusqu'à l'aube.

LES CORN-FLAKES

Il enchaîna de longs trottoirs froids sans savoir où aller. Une poubelle lui barra la route, il shoota – et se fit mal. Comme il traversait une rue vers la Seine, il s’essaya à un uppercut contre un ennemi invisible. Un cycliste de minuit, qu’il faillit renverser, lui dit quelques politesses.

– Écrase-moi, te gêne pas, métèque ! répondit José.

Il ne lui aurait pas déplu de se faire casser la gueule.

Le cycliste était pressé. Il fit une remarque sur la mère et l’orientation sexuelle de José, mais ne daigna pas descendre de la bicyclette finir le travail à la main.

– Trouillard ! hurla José dans la nuit.

Il marchait en rond, débordant d’énergie inutile, comme un robot de cuisine qu’on aurait oublié.

« La France et ses filles ne sont pas faites pour la libre entreprise, la création, le risque, les solutions qui sortent de l’ordinaire », se répétait-il tandis que la

première heure du matin se fatiguait à cuire la journée nouvelle et que ses pas s'égarèrent dans l'île Saint-Louis. « C'est à se demander comment ce foutu pays a fait pour survivre jusqu'ici. Qui a créé tous ces cafés, galeries, commerces... Ce qu'on y vend est comparable à ce que je propose. Partout, les gens pédalent comme moi dans la Vache qui rit. Il n'y a pas de honte. La gentille camelote ! Ce magasin, par exemple, qui vend des bretelles, et celui-là, avec ces gadgets idiots en plastique venus de Chine, en quoi sont-ils plus ambitieux que mes fèves ? »

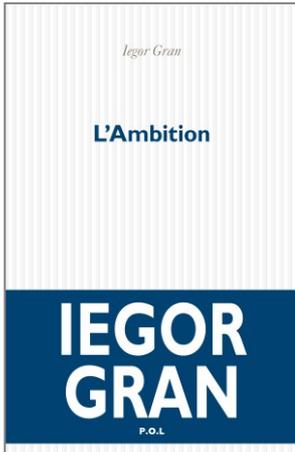
Plus loin, il s'arrêta devant un marchand de curiosités dont la vitrine, éclairée de piquantes diodes, scintillait dans le noir comme un vaisseau spatial. Minéraux, coléoptères, fossiles... Une grande pierre plate, de la dimension d'un bloc-notes, toute bleue avec un curieux trou vert en son nombril, le regarda avec compassion. « Lapis-lazuli et traces de malachite, disait l'étiquette. Provenance inconnue. Rare. »

« Je comprends, tout est question d'appellation, se dit José amèrement. La pierre est "rare", elle est chère. Ça fait des millénaires qu'elle est là. Moi, ma provenance, c'est Montargis. Dans le Loiret. Mes parents y sont toujours, d'ailleurs. Et voilà le résultat. Il n'y a pas de mystère. Je suis coincé. »

Un phare de voiture passait par là et la pierre s'alluma. Son bleu généreux, vibrant et profond, réclamait une caresse.

N° d'éditeur : 2340
N° d'édition : 249062
N° d'imprimeur : 13xxxx
Dépôt légal : août 2013

Imprimé en France



Iégor Gran
L'Ambition

Cette édition électronique du livre
L'Ambition de IEGOR GRAN
a été réalisée le 21 juin 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mai 2013
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782818017555 - Numéro d'édition : 249062).
Code Sodis : N54535-8 - ISBN : 9782818017579
Numéro d'édition : 249064.